

Christophe Queruau Lamerie

Réincarnation et lois cosmiques

Et si nous étions maîtres de notre destinée ?

Un ouvrage paru sous la direction de Marc Halévy

Dangles
DEPUIS 1928
EDITIONS 

Préface



Au fond, au centre du beau travail de Christophe Queruau Lamerie que l'on va lire ici, il y a la difficile question de la responsabilité de chacun dans son rapport au monde, à la vie, aux autres. En quoi chacun a-t-il, ou non, le droit à l'indifférence ? En quoi l'attitude du « après moi, les mouches » est-elle (in)tolérable ?

En vertu de principes ou idéaux moraux ? Au nom des impératifs catégoriques de Kant ? Christophe offre une autre réponse, plus subtile, basée sur la croyance en la réincarnation. Il dit : chacun revivra plus tard, sous une autre forme, dans le monde qu'il aura lui-même contribué à façonner. En somme, pour forcer le paradoxe, faire le bien est une affaire égoïste : en faisant du bien dans le monde, en faisant que ce monde soit plus beau, plus paisible, plus harmonieux, j'œuvre aussi à ma propre qualité de réincarnation.

J'aimerais, dans cette préface, développer un peu ces deux thèmes : la responsabilité et la réincarnation...



La responsabilité...

Irresponsabilité. Déresponsabilisation. Responsabilité proximale.
Responsabilité globale.

Voilà toute la largeur du spectre où se déploie le thème de la responsabilité humaine.

D'un côté du spectre : l'univers physique serait purement déterministe, l'univers psychique serait génétiquement et culturellement déterminé, donc l'individu ne serait responsable de rien. Fatalisme. Mektoub : tout est écrit. Prédestination calviniste ou janséniste. Rousseauisme : « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. » Sociologisme gauchiste : l'individu n'est que le pur produit de la société qui le forge.

De l'autre côté du spectre : l'homme serait la conscience de l'univers qui moraliserait les lois de la matière pour les transcender et pour faire se dépasser l'harmonie nécessaire et subie (celle de la Nature) par une harmonie voulue et construite (celle de la Culture). Transcendentalisme platonicien ou kantien, idéaliste en tout cas.

Et, entre ces deux : l'homme ferait – pourrait faire – ce qu'il peut, ici et maintenant, pour vivre un peu mieux avec lui-même, les autres et la Nature.

La notion de responsabilité est un concept aristocratique. Elle force à dépasser l'apathie épicurienne et l'ataraxie stoïcienne, et à prendre en compte autre chose que la seule existence égocentrée, exempte de douleur ou de trouble. Il s'agit alors, en somme, de dépasser l'individu et de le mettre au service de ce qui le dépasse. La notion de responsabilité n'apparaît qu'une fois ce pas franchi. Tant que l'individu reste égocentré, la notion de responsabilité demeure sans fondement : à ce stade-là, quasi animal, il ne reste que la soumission obligatoire à des règles morales, somme toute arbitraires, érigées en loi afin de permettre un vivre-ensemble le moins nocif possible, en moyenne.

L'idée de responsabilité n'émerge que lorsque l'individu, pour donner sens et valeur à son existence, se hisse au-dessus de lui-même et prend conscience que lui-même, que l'homme, que l'humanité, que la Vie ne sont jamais des fins en soi et qu'elles ne prennent sens et valeur, encore une fois, que dans une perspective plus élevée, plus large, plus profonde : celle du cosmos pris comme une intention en marche. C'est seulement face à la conscience de cette intention cosmique que sourd l'idée de responsabilité : en tant qu'humain, je sais que je n'existe que parce que j'ai un rôle et une mission de contribution au Tout duquel et auquel je participe ; ma responsabilité est tout entière dans le « oui » ou le « non » que je répondrai à l'interpellation de ce rôle, de cette mission. L'immense majorité des humains est bien loin de cette prise de conscience de la contribution de l'homme à ce qui le dépasse, et restreint la perception de son existence en un passage, entre naissance et mort, dans un monde où il s'agit de vivre le mieux – le moins mal – possible.

La responsabilité ne prend sens que par ce passage de l'égoïsme (dont le nom lénifiant est « humanisme ») au cosmocentrisme (ou « holisme »). Il peut y avoir une morale humaniste, mais il ne peut pas y avoir un principe de responsabilité (pour reprendre le mot de Hans Jonas) dans le cercle – vicieux – restreint d'une pensée humaniste : si l'homme est mesure de toute chose, si l'humain est l'aune de tous les actes, rien ne dépasse l'humain, rien ne le transcende, rien ne le dépasse et aucune responsabilité ne peut prendre sens. Et les contorsions classiques pour faire de la dignité humaine un absolu qui transcende et dépasse tout, y compris l'homme lui-même, ne sont évidemment que des pirouettes.

L'homme n'a aucune valeur ni dignité en soi : il ne vaut que par ce qu'il fait, c'est-à-dire par sa contribution à ce qui le dépasse, précisément.

Un dernier mot : l'homme responsable est, presque par définition, au-delà et loin au-dessus de toutes les lois et obligations et morales humaines, trop humaines. Le Sage et le Saint se moquent comme d'une guigne de ces pauvres conventions de l'animalité humaine. Ils sont « par-delà le Bien et le Mal ».

La réincarnation...

Toutes les traditions mystiques, spirituelles et religieuses se sont élaborées, au fil du temps, pour donner réponse à ces deux scandales que sont la mort et l'injustice.

D'abord : l'animal humain, au contraire des animaux non humains, n'accepte pas naturellement la perspective de sa propre finitude, de sa propre mortalité, de sa propre mort. Curieusement, il ne parvient pas à comprendre que, si son existence est précieuse, c'est précisément parce qu'elle est rare, c'est-à-dire limitée dans l'espace et le temps. Pour lui, donc, la mort est le premier des scandales.

Ensuite : celui qui souffre bien qu'il fasse le « bien » voit le méchant qui jouit bien qu'il fasse le « mal » : injustice ! Il n'y a là, contrairement à ce que Camus ou d'autres en ont écrit, aucune révolte profonde, transcendante, absolue contre l'injustice face à une soi-disant « justice » érigée en absolu, allant de soi, principe naturel et intangible : il n'y a là qu'un effet de jalousie. On trouve injuste ce dont on est jaloux. Comme si le mal que fait le méchant pouvait avoir une quelconque corrélation avec le bien que fait le malheureux. Comme si la jouissance de l'un devait entrer en équation avec la souffrance de l'autre. L'idée de justice naît avec celle de partage. Mais, d'un point de vue existentiel, il n'y a rien à partager : chacun fait son « bien » ou son « mal », et chacun construit ou subit sa jouissance et sa souffrance. Il n'y a nulle part de vases communicants entre un « toi » et un « moi ». Pour user des concepts physiiciens, la souffrance/jouissance et le bien/mal ne sont pas des grandeurs conservatives : la croissance de l'un n'implique nullement la décroissance de l'autre.

C'est en effet un curieux effet de simplisme et de myopie de croire que si les hommes font plus de bien et engendrent plus de bonheur, le mal et la souffrance reculeront nécessairement. Rien n'est plus faux. Plus de bien ET plus de mal vont le plus souvent de pair.

Le mal n'est pas le contraire du bien. La jouissance n'est pas le contraire de la souffrance. On peut parfaitement – et c'est si souvent le cas – jouir et souffrir en même temps. Bref...

L'idée de réincarnation, née en Inde et, finalement, très spécifiquement indienne même si elle fut largement diffusée hors du continent par les écoles bouddhistes, tente une réponse unique à ces deux scandales, d'une part, et à la responsabilisation de chacun face à sa propre vie, d'autre part.

Cette réponse est subtile et astucieuse – comme tous les fondements de la sagesse indienne, d'ailleurs.

Si ma vie se borne à une minuscule turbulence chaotique enfermée entre ces deux néants que seraient ma naissance et ma mort, il est bien difficile de sortir de la tentation de l'absurdité sartrienne de l'existence ou de la révolte camusienne¹ contre ces scandales inouïs.

Après Platon, le christianisme, imité en cela par l'islam, invente « l'autre monde » où seront récompensés ou punis, individuellement, les biens et les maux de « ce » monde par des jouissances célestes ou des souffrances infernales. Ce principe, concevons-le, est scandaleusement inéquitable puisque le mal forcément limité, même si odieux, fait durant la brève existence de l'ignorant animal que nous sommes sera puni éternellement par des souffrances infinies.

Les traditions naturalistes, comme le taoïsme ou le mosaïsme, échappent assez radicalement à la problématique de la « justice » du bien et du mal : il n'y a pas d'individualité séparée qui soit susceptible de salut ou

1. Contrairement à ce que l'on a trop dit de lui, et malgré ses propres dénégations d'ailleurs, Camus n'est pas le philosophe de l'absurde, mais bien un philosophe de la révolte : il fait de la révolte le fondement même de la valeur et de la dignité de l'existence **contre** l'absurde, précisément. Pour Camus, c'est par sa révolte que l'homme prend sens et tourne le dos à l'absurde.

de perdition personnels. L'égo est une illusion, une vague sur l'océan. Pour Moïse, l'organisme réel dont il s'agit de construire la perfection – par l'Alliance dans la Torah –, c'est le peuple d'Israël, pris comme un tout organique, transcendant tous les individus qui le composent dans l'espace comme dans le temps. La Torah ne connaît ni âme personnelle et éternelle, ni vie après la mort, ni jugement des âmes (cela est une idolâtrie de l'Égypte abhorrée), ni paradis ou enfer(s) – ce n'est que beaucoup plus tard, avec la disparition des sadducéens, gardiens des antiques traditions mosaïques du Temple de Jérusalem (en 70 de l'ère vulgaire) que les pharisiens, porteurs d'une version populaire et exotérique du judaïsme introduiront, contre l'orthodoxie, ces rêveries idéalisantes que l'on sait.

Le taoïsme, quant à lui, va plus loin encore : l'individu n'est rien, l'humanité n'est rien, seul le Tao est : ce flux de Vie qui fait sourdre et qui anime tout ce qui existe. Naître, c'est émerger dans le Tao ; mourir, c'est s'immerger dans le Tao. Le seul Bien, source de toute joie et de toute jouissance, est la conformité avec le Tao qui dépasse et transcende tout : l'homme, tout homme, est au service absolu et radical du Tao et de son accomplissement.

L'Inde, elle, concocte une autre réponse : la réincarnation. Érudons ici les discussions, somme toute assez techniques – mais non dénuées d'intérêt –, entre réincarnation, transmigration des âmes, métempsychose, métensomatose, etc.

L'idée centrale est que chaque individu n'est que la manifestation temporaire de quelque chose de plus profond dont il n'est qu'une expression singulière. Et, pour simplifier, appelons « âme » ce quelque chose qui se manifeste et s'incarne et s'exprime dans une existence particulière.

Pour prendre une métaphore botanique, chaque personne n'est que le bourgeon d'efflorescence d'un phylum qui cherche à s'accomplir au travers d'une filiation continue – génétique ou culturelle (c'est le fondement du concept du tulkou tibétain).

L'âme est la réalité réelle, l'existence particulière de tel individu où elle s'incarne n'est qu'illusion (maya), manifestation externe, moyen d'accomplissement, instrument, ustensile, « accident », au sens scolastique de ce mot. Contrairement à ce que l'on en dit souvent en Occident, la réincarnation, ce n'est pas une âme individuelle personnalisée qui cherche un nouveau corps où se perfectionner. C'est bien plutôt la logique du perfectionnement et de l'accomplissement d'une âme non personnelle, au fil de ses manifestations successives sous forme d'individus.

Le bouddhisme reprendra à l'hindouisme² ce concept de réincarnation et en fera le fer de lance de sa doctrine. Au sein de la tradition hindoue, la réincarnation est une des doctrines de réponse aux « scandales » existentiels. Une parmi bien d'autres. Elle n'est pas centrale. Ce qui y est central, par contre, c'est que cette âme non personnelle qui s'incarne sous la forme de tel individu et se manifeste et tente de s'accomplir par lui, est l'*atman* (terme sanskrit que l'on traduit par « âme »). Le principe et le but de l'ascèse upanishadique et védantiste est de dépasser la manifestation que l'on est (notre ego trompeur et illusoire) pour « descendre » vers l'âme (*atman*) que l'on incarne et manifeste, afin de remonter, ensuite, jusqu'à sa racine ultime qui est le *Brahman*, l'Un absolu, immanent et transcendant, développant et enveloppant tout ce qui existe.

2. J'utilise ici ce terme « hindouisme » par facilité, tout en sachant que ce concept, forgé par les colonisateurs britanniques, est un fourre-tout occidental commode où l'on a jeté, pêle-mêle, des myriades de traditions spirituelles indiennes souvent très éloignées les unes des autres.

C'est là l'essence de la célèbre « équation » upanishadique : « Atman est Brahman. Brahman est Atman » ou, encore, « Tu es Cela » (en sanskrit : *Tat tvam asi*).

Au fond, l'immense message que Christophe Queruau Lamerie nous susurre au creux de l'oreille dépasse toute philosophie ou spiritualité, et nous plonge dans une pragmatique d'existence, dans une éthique de vie. Une éthique fort éloignée de toutes ces morales normatives dont l'Occident raffole. Une éthique de vie qui, finalement, met l'homme, chaque homme doté d'un brin de conscience et d'intelligence (ce qui n'est guère monnaie courante) devant un choix immense.

Ou bien l'homme individuel se diminue et se met au service de ce qui le dépasse éminemment (son âme, en somme) et, dès lors, sa vie se libère des illusions de l'ego et prend sens et valeur.

Ou bien l'homme individuel se gonfle, fait de son ego le nombril du monde, fait de l'humanisme – au mieux –, de l'hédonisme égoïste – au pis –, le cœur de sa doctrine existentielle et, dès lors, sa vie se passe à côté du réel, dans l'illusion narcissique, et ne prend ni sens ni valeur.

La croyance en la réincarnation (que, personnellement, je ne partage pas mais qui fournit un bon outil symbolique et méthodologique) pose donc ces trois questions cruciales...

Quelle est cette âme non personnelle, plus profonde, plus large, plus essentielle que moi, qui s'incarne en moi et que je manifeste ?

Quelle est cette âme et pourquoi passe-t-elle par moi ?

Quelle est cette âme et comment accomplir ma vie en la servant ?

Marc Halévy

Au Morvan, ce 10 janvier 2012

En guise d'introduction



Ce matin, j'ai déchiré mon livre ! Il me semblait pourtant le porter en moi depuis cinq ans que je m'y étais attelé ! Fruit de ma quête au travers des grandes spiritualités, je pensais qu'il apporterait un regard novateur sur des questions à propos desquelles de brillants esprits s'étaient, depuis toujours, éreintés ! À l'heure où les divisions et les tensions entre les différentes religions s'exacerbent, j'escomptais faire la synthèse des éléments qu'elles partagent et qui les relie plutôt que de ceux qui les opposent. Mais à l'approche du but, je devais me rendre à l'évidence, derrière l'abondance des citations et des références, mon ouvrage manquait de vie. Il me fallait le reprendre, l'épurer mais aussi l'incarner. Mais alors, j'éprouvai soudain le syndrome de la page vide.

Soudain, les propos d'un vieil ami bienveillant me revinrent en mémoire : « L'important, Christophe, c'est ce qui vous fait grandir ! » Si l'érudition était la voie vers la sagesse, cela devrait se savoir depuis longtemps compte tenu du nombre d'intellectuels éminents qui se sont penchés sur toutes les questions existentielles. Alors surgit en moi cette interrogation : En quoi toutes les connaissances philosophiques, religieuses et anthropologiques que j'avais pu accumuler depuis vingt ans m'avaient-elles fait grandir ? La cinquantaine aidant, un sentiment d'urgence se développait en moi tandis que je prenais conscience de pouvoir disparaître à tout instant. Qu'avais-je fait de ma vie ? N'avais-je pas mésusé du temps qui m'avait déjà été accordé ? Puisque j'étais convaincu que tout ne s'arrêterait pas à ma mort et qu'il y avait un « après », qu'y avait-il au terme de ma vie qui justifiait de l'avoir vécue ?

Certes, je m'étais peu à peu forgé la conviction que, doté du libre arbitre, j'étais seul responsable de mon destin. Très bien ! De ce fait, j'avais aussi acquis l'intuition que je ne pouvais « sous-traiter ma spiritualité » à d'autres. Bravo ! Il me semblait aussi, par le travail d'introspection que j'avais accompli depuis plusieurs années, m'être appliqué l'injonction reprise par Socrate « Connais-toi toi-même ». Excellent ! Mais si demain je devais passer l'arme à gauche, que resterait-il de mes 58 ans, dont un rapide survol pouvait suggérer la banalité d'une vie privilégiée sans histoire ? Trois, peut-être quatre lignes pour une épitaphe qui s'effacerait rapidement. Plutôt déprimant, d'autant que je pressentais que ce ne n'étaient pas les multiples connaissances que j'ai pu acquérir qui me seraient utiles dans mes pérégrinations futures ! Savoir, d'ailleurs, souvent acquis avec avidité, comme habité par une sorte de boulimie qui témoignait de ma crainte de passer à côté d'une connaissance si essentielle qu'elle rendrait, alors, toutes les autres inutiles ! Non, ce qui m'a touché, ce qui a vraiment marqué mon être le plus intimement, ce sont les expériences, heureuses et douloureuses, que j'ai vécues dans ma vie familiale, dans mon cadre professionnel et tout au long de mon cheminement spirituel. Finalement, rien de bien singulier pour des expériences qui, prises une à une, sont le lot de chacun.

Force m'est de constater que ce qui me caractérise et constitue mon « moi » véritable, ce qui me paraît suffisamment précieux pour que je veuille l'emporter dans l'au-delà, ce sont précisément toutes mes expériences vécues. Cette alternance de peines et de joies, de séparations et de réconciliations, la fidélité des amitiés, l'élévation de l'amour ou encore l'exaltation de nouveaux projets et la perspective de nouveaux horizons. Car, n'est-ce pas tout cela ce qui constitue la vraie vie, celle qui m'a fait grandir et qui m'importe vraiment au point de souhaiter l'emmener avec moi au terme de ma vie ? Ne suis-je finalement pas plus riche de ce que j'ai réellement éprouvé, donc de mes expériences plutôt que de mes connaissances acquises ?

D'ailleurs, lorsque je fus encore confronté à une nouvelle situation professionnelle délicate, ce ne sont pas les connaissances intellectuelles qui m'ont aidé à la surmonter. Non, ce fut plutôt l'impérieuse nécessité de chercher enfin à comprendre pourquoi je devais à nouveau vivre une telle expérience. Comme s'il m'était signifié que, n'ayant manifestement pas compris le sens des précédentes, il m'en était proposé une nouvelle, autrement plus difficile et douloureuse, pour que, cette fois, je comprenne bien la leçon.

Curieusement, depuis que j'ai fait le choix de m'interroger sur le sens de ma vie, l'intensité et la fréquence des expériences que j'ai vécues se sont considérablement accrues ! J'aurais pu rester dans le confort douillet d'une vie sans questionnement. Il est alors probable que rien de bien grave ne me serait arrivé, pas plus d'ailleurs que de bien excitant. En revanche, dès l'instant où je me mettais en mouvement, je prenais le risque de me confronter aux surprises que je rencontrerais inévitablement sur ces nouveaux chemins qui, désormais, s'ouvraient à moi. Pierres sur lesquelles je devrais butter, crevasses et gués dangereux qu'il me faudrait éviter ou encore, précipices que je côtoierais. Mais, au final, que de paysages sublimes et d'exaltations en perspective !

J'ai finalement acquis la certitude que toutes mes recherches étaient vaines si elles ne prenaient racine dans le terreau fertile de mes expériences vécues, tel le grain de blé qui demeure stérile tant qu'il reste au grenier et qui a besoin de l'humus de la terre pour germer. Car la vraie vie ne s'apprend pas dans les livres tandis que les conceptions les plus brillantes sont inutiles si elles ne peuvent aider à l'heure des choix ultimes. C'est pourquoi, ce matin, j'ai repris mon livre, déterminé à vous faire partager ma conviction qu'il ne tient qu'à nous d'être davantage acteur et responsable de notre destinée. Qu'au-delà des apparentes discordances entre les différentes religions, il existe des convergences entre les enseignements spirituels qui les ont suscitées.

Que celles-ci sont accessibles, dès l'instant que l'on s'attache à les étudier avec tolérance et ouverture. D'ailleurs, pourquoi ce qui est juste devrait-il être compliqué ? N'est-il pas frappant d'observer que le premier cercle des disciples auxquels les grands guides spirituels prodiguèrent leurs enseignements fut, le plus souvent, composé de gens simples et modestes ? N'est-ce pas là une clef essentielle pour comprendre la raison pour laquelle leurs enseignements se devaient d'être clairs et limpides, simples mais non simplistes afin qu'ils puissent être accessibles à tous, et non réservés à une élite d'érudits ?

Il est vrai que la transmission de ces enseignements était alors orale. Aussi, afin de frapper les cœurs plutôt que l'intelligence, les guides spirituels et les prophètes eurent fréquemment recours aux paraboles et aux métaphores qui touchaient davantage leurs auditeurs que n'auraient pu le faire de brillantes mais fastidieuses conférences. Malheureusement, la simplicité de leurs enseignements originels fut rapidement occultée par les dogmes et les prescriptions qu'établirent avec le temps les notables religieux. Lesquels, tels les scribes et les pharisiens des Évangiles, éloignèrent peu à peu les masses de la vraie connaissance, tandis que la pureté initiale des messages spirituels s'altérait. Ils devinrent de plus en plus obscurs et confus et, avec le temps, accessibles seulement aux initiés et aux « docteurs » qui justifiaient ainsi leur expertise, tandis que se multipliaient des milliers d'Églises et de sectes qui prétendaient chacune détenir la Vérité. Parfois même, cette connaissance fut rendue hermétique aux masses par l'utilisation d'une langue réservée aux élites religieuses, qui en était devenue le mode de transmission exclusif.

Pourtant le Christ, comme beaucoup de maîtres, nous exhorte à « être comme des enfants ». Il nous incite à « revenir à la simplicité de penser sans laquelle nul ne peut saisir ce qui est grand, et ne peut en conséquence jamais l'atteindre ! » C'est pourquoi je vous propose de m'accompagner maintenant pour tenter de répondre à la première interrogation qui vient à

l'esprit de tout chercheur qui se met en marche sur le chemin de la quête du sens. D'où vient le mal ? Comment « être d'accord avec un Dieu qui permet l'agonie d'un enfant³ » ?



3. Albert Camus, *La Peste*.

I

Entre promotion de la vie et offense à la vie, toute la dualité de l'homme



*Chacun devrait honorer les autres religions
pour différentes raisons.*

*En faisant ainsi, il aide sa propre religion à grandir,
tandis qu'il rend service aux religions des autres.*

*En agissant autrement chacun creuse la tombe
de sa propre religion, tandis qu'il nuit aux autres religions.*

*Quiconque honore sa religion et condamne les autres insulte sa propre
religion gravement.*

*La concorde est bonne. Écoutons tous et soyons attentifs aux doctrines
professées par d'autres.*

Empereur ASHOKA, il y a 2300 ans en Inde.

Que répondre à un enfant qui nous interroge sur les raisons du malheur ? Avec la candeur qui lui est naturelle, cette notion lui est étrangère, tout au moins s'il n'est pas déformé par la dizaine de meurtres quotidiens que lui déverse la télévision ou qu'il commet lui-même avec sa « gameboy » ! Comment lui expliquer, avec des mots simples, la raison des maux qui accablent une grande partie de l'humanité dont les besoins les plus élémentaires ne sont pas satisfaits, alors qu'une petite minorité jouit du confort matériel, voire de l'opulence ? Comment justifier l'agonie d'un enfant, qu'elle provienne de la guerre, de la faim ou de la maladie ? Que lui importe que le mal soit souvent l'argument massue des athées qui ne manquent pas de relever la contradiction qui existe entre la notion d'un Créateur parfait et les imperfections que chacun semble constater dans son œuvre ?

À son niveau, pas de questions métaphysiques ou philosophiques. Le monde est simple, il y a les bons et les méchants, les gendarmes et les voleurs. Tout aussi simples sont ses questions. « Pourquoi sont-ils méchants ? Pourquoi lui font-ils mal ? Pourquoi est-il malade ? Pourquoi a-t-il faim ? » Et alors là, tout se complique. Certes, je pense pouvoir lui démontrer aisément que les guerres sont les conséquences des activités perverses des hommes, sans toutefois pouvoir lui en donner la raison. Mais que dire des cataclysmes naturels, tremblements de terre, éruptions volcaniques ou tempêtes qui ravagent régulièrement notre planète et apportent leur lot de destructions et de douleurs ? Passe encore que le Bengale soit une nouvelle fois submergé par les eaux du Gange ou que l'Afrique subsaharienne soit toujours victime de la sécheresse tant notre inconscient collectif s'est habitué aux fléaux qui touchent le tiers-monde, mais qu'en quelques secondes, les plus accomplies de nos constructions humaines soient réduites à néant par quelques secousses telluriques, en Turquie ou en Italie, ou récemment au Japon... Comment justifier que nous sommes capables d'envoyer un cosmonaute sur la Lune ou de concevoir les ordinateurs les plus sophistiqués, mais que nous sommes incapables d'éradiquer les imperfections ou les maux les plus flagrants de notre monde ? Plein de confiance et de générosité,

l'enfant ne comprend pas que nous ne puissions nourrir et prodiguer à tous les soins les plus élémentaires, que nous soyons capables de trouver des financements extravagants pour des armes de plus en plus sophistiquées mais que nous soyons incapables de mobiliser des moyens équivalents pour entrer résolument en guerre contre la misère. Finalement, s'il m'est facile de décrire toutes les facettes du mal, je suis dans l'incapacité d'en mettre en lumière les racines.

Les réponses du philosophe et du religieux

Bien évidemment, j'aurais aimé pouvoir répondre à la question posée par l'enfant avec assurance en m'appuyant sur les conclusions des brillants esprits qui, depuis des millénaires, se sont penchés sur l'énigme du mal. Mais, le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne sont pas d'accord ou qu'en tout cas, ils n'ont pas apporté de réponse convaincante ! Sinon, je suis certain que les chercheurs que nous sommes seraient depuis longtemps apaisés ! Certes, on pourrait m'objecter que n'étant ni philosophe et encore moins théologien, je ne suis pas en mesure d'apprécier la finesse de leurs analyses ! Bien que je puisse pourtant vous assurer avoir consacré beaucoup de temps à les lire et mis beaucoup de bonne volonté à tenter de les comprendre, j'accepte bien volontiers cette objection. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai décidé de vous épargner le détail fastidieux et pédant des connaissances que j'ai parcourues, tant elles me semblaient finalement confuses et contradictoires.

Que la vie ne soit qu'une succession de situations opposées. Qu'une vision dualiste prétende que la création matérielle et le mal qui y est associé soient attribués à Satan, puisque le Créateur, étant parfait, ne peut produire que des œuvres parfaites à son image. Ou, pour le mystique dominicain Maître Eckhart, « que la souffrance soit le cheval qui nous porte le plus rapidement vers la perfection », ou encore pour Voltaire – qui, dans *Candide*, se moque de la fameuse maxime de Leibniz « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » –, que le mal ne soit toléré par Dieu que pour avoir l'occasion de faire apparaître un plus grand bien. Ou, enfin, que tout cela ne soit qu'absurdité ou simplement le fruit du hasard : chacun y est donc allé de sa petite musique, mais, finalement, rien de bien convaincant n'en ressort.

Toutefois, si la recherche philosophique me semble être dans une impasse, je ne me satisfais pas davantage des voies impénétrables du Seigneur ! Pourtant, étant profondément croyant, c'est avec un regard bienveillant que j'ai abordé les différentes religions. J'escomptais que, spécialistes reconnues en matière de bien et de mal, elles pourraient livrer au moins sur ce point une réponse consensuelle ! Malheureusement, il n'en est rien, et je partage finalement les conclusions de l'historien britannique Arnold Joseph Toynbee (1889-1975) qui, après avoir étudié la vie des civilisations, confronta les principales religions qui comptent au xx^e siècle. Il essaya de comprendre comment chacune, qui affirme d'ailleurs détenir La Vérité, explique et concilie l'existence de Dieu et la présence du mal. Il conclut de son investigation qu'aucune religion n'a pu fournir une explication claire, logique et convaincante, et que le problème ou le mystère du mal reste entier⁴. De plus, aucune ne répond davantage à cette interrogation élémentaire qui trouble un enfant, naturellement enclin à la justice et à l'équité. Pourquoi des personnes bonnes, selon les critères de la morale la plus consensuelle, sont-elles touchées par le mal, tandis que d'autres, apparemment moins bonnes, selon ces mêmes critères, sont elles épargnées ?

De plus, et pour être objectif, je suis aussi obligé de convenir que les conceptions proposées par les religions ont bien souvent varié depuis leur origine. Si l'on se concentre, par exemple, sur les religions judéo-chrétiennes, on ne peut que constater que leurs rapports avec le mal a considérablement évolué dans le temps. Ainsi, pour les juifs, la coutume, lors de la fête des expiations, était d'amener au grand prêtre un bouc, sur la tête duquel il étendait les mains en le chargeant, avec des imprécations, de tous les péchés d'Israël. Ce bouc était ensuite chassé au milieu des cris de tous les assistants, d'où l'expression de « bouc émissaire » devenue proverbiale.

4. Joseph Toynbee, *La Religion vue par un historien*, Gallimard, 1963.

Dans les premiers livres de la Bible, Dieu sanctionne l'homme dans sa descendance, mais à la suite de la déportation à Babylone du peuple juif, la sanction devient individuelle, chacun recevant le châtement qu'il mérite. Enfin, au retour de l'exil, une nouvelle conception se fait jour : le châtement interviendra désormais dans l'au-delà où les méchants seront punis et les justes récompensés.

L'interprétation de la crucifixion du Christ contribua à élargir le fossé entre les juifs et les premiers chrétiens. En effet, il était aberrant pour les juifs et les païens que le Christ, s'il était le Messie, et donc d'essence divine, ait pu être cloué sur une croix. Afin de répondre à cette objection, la doctrine chrétienne développa le dogme du sacrifice du fils de Dieu, qui, s'incarnant sur terre et mourant sur la croix, rachète ou lave avec son sang les transgressions des lois divines par tous les humains. Sa résurrection témoignerait alors de la victoire que Dieu remporte sur la souffrance. Cette conception et le mystère qui s'y rattache sont quand même, avec tout le respect qu'on leur doit, troublants à plus d'un titre. D'une part, puisque selon l'évangéliste Jean, le Christ affirme : « Moi et le père nous sommes un⁵. » Nous comprenons mal comment Dieu, offensé par les actes des hommes, aurait pu, en quelque sorte, fournir lui-même la réparation, à la place des pécheurs dans l'incapacité de se racheter. Qui plus est, en sacrifiant son propre fils, c'est-à-dire une partie de lui-même. Ce qui revient à dire que Dieu ne serait pas seulement celui à qui est due la réparation mais également celui qui la fournit ! D'autre part, quand bien même le Christ aurait-il pris sur lui tous les péchés du monde, on pourrait à l'extrême rigueur admettre qu'il le fasse pour ses fautes passées. Mais alors, qu'en est-il pour les fautes futures, sauf à donner à l'être humain un chèque en blanc ! De plus, si ce sacrifice avait pu réconcilier l'humanité pécheresse avec Dieu, force est de constater que cette dernière ne semble pas s'être améliorée depuis ! Enfin, mon simple

5. Évangile Jean 10-30.

bon sens est heurté par le fait qu'il me faut admettre que les péchés d'un homme qui, sa vie durant, aurait bafoué les lois de la Création, puissent lui être remis parce qu'il se repentirait au dernier instant sur son lit de mort ! De même suis-je incapable d'expliquer que quiconque ayant vécu en honnête homme et qui rendrait l'âme sans se confesser ne puisse au mieux qu'escompter un séjour dans un purgatoire hypothétique, tandis qu'un mécréant qui recevrait, in extremis, l'absolution pour ses fautes monterait directement au paradis ! Que la grâce, qui doit être l'expression de la perfection divine, puisse être soumise au respect de formalités ou de rites purement terrestres me laisse perplexe ! En définitive, envisager d'une part que Dieu soit parfait et de l'autre qu'il intervienne arbitrairement, ou que l'on puisse marchander avec lui afin de suspendre la perfection de ses lois, me semble contradictoire.

J'admets bien volontiers que tout ceci soit un peu court et caricatural. Mais puisque, comme beaucoup, je n'ai trouvé aucune réponse satisfaisante à la question du mal, tant dans l'approche philosophique que dans l'approche religieuse, il me paraît opportun de ne pas épiloguer davantage. J'ajouterais même que cela fait plus de 2 000 ans que nous tournons en rond et il nous faut reconnaître que nous n'avons pas avancé d'un pouce. Si je devais encore vous en convaincre, je reprendrais les propos que l'apologiste chrétien Lactance (341-270) mettait dans la bouche d'Épicure. Ils me paraissent toujours d'actualité et constituent finalement un excellent, et somme toute assez drôle, résumé de la perplexité qui saisit tout chercheur sincère !

« Ou bien Dieu veut supprimer les maux, mais il ne le peut pas.

Ou bien Il le peut, mais ne le veut pas.

Ou bien Il ne le peut ni le veut...

S'Il le veut et ne le peut pas, Il est mauvais, ce qui est contraire à Sa nature.

S'Il le peut et ne le veut pas, Il est mauvais, ce qui est également contraire à Sa nature.

S'Il ne le veut ni ne le peut, Il est à la fois mauvais et faible, c'est-à-dire qu'Il n'est pas Dieu...

Mais s'Il le veut et le peut, ce qui seul convient à ce qu'Il est, d'où vient donc le mal et pourquoi ne le supprime-t-Il pas⁶ ? »

Puisque les analyses traditionnelles sont vaines, peut-être faut-il changer d'approche ou de paradigme ? C'est ce que je me propose de faire en suivant la piste suggérée par Arnold Toynbee. Il conclut en effet son analyse en soulignant que le seul point qui fasse l'unanimité entre les religions est que les fautes de l'homme seraient à l'origine de sa souffrance. Il se trouve, d'ailleurs, que son opinion me semble corroborée par la parabole du bon grain et de l'ivraie selon laquelle le royaume des cieux serait comparable à un homme qui aurait semé de la bonne semence dans son champ. Quand les serviteurs s'étonnent de l'apparition de l'ivraie et interrogent le propriétaire : « Seigneur, n'est-ce pas de la bonne semence que tu as semée dans ton champ ? Comment se fait-il qu'il y ait de l'ivraie ? », celui-ci leur déclare : « C'est un ennemi qui a fait cela. » D'après cette parabole, relatée dans l'évangile de Matthieu, Dieu, le Créateur, ne sème que de bonnes semences tandis que les mauvaises, donc le mal, sont semées par un ennemi. Mais quel est-il ?

L'hypothèse selon laquelle l'homme, lui-même, serait cet ennemi, et qu'il serait à l'origine de ses propres maux m'apparaît dès lors plausible. Tout d'abord parce que cette conception est simple et compréhensible par tous. Même par un enfant, ce que chacun peut aisément vérifier. En second lieu, parce que cette conception tend à valoriser l'homme en le mettant devant ses responsabilités, ce dont il ne peut sortir que grandi. De plus, rien ne s'oppose conceptuellement à cette approche

6. Lactance, *De la colère de Dieu*.

qui me semble n'être aucunement en contradiction avec la plupart des philosophies et théologies dans lesquelles je n'ai pas trouvé d'arguments à lui opposer. Enfin, il me suffit d'observer dans mon intimité comment, à chaque instant, je dispose de la libre décision de faire le bien ou le mal. Ce qui est d'ailleurs une des premières choses que l'on apprend à l'enfant, par le biais de l'éducation, lorsqu'il commence à se socialiser.

À ce stade, j'avoue être irrésistiblement attiré par la pensée socratique. Elle a pour moi le grand mérite d'être simple et accessible à tous, tout en nous proposant une vision optimiste de l'homme. Ainsi, au-delà du mal, il me semble important de souligner que, si l'homme est à l'origine du mal, il se doit de l'être tout autant du bien. Mais alors, s'il en est ainsi, je pourrais proclamer avec Socrate que le but ultime de l'homme est bien le bonheur et que la Vertu en demeure le meilleur guide. Pour cela, il est important de prendre connaissance des faits, puis de ce qu'en pensent les grandes traditions religieuses et les courants spirituels avant de soumettre le tout à notre expérience et à notre ressenti personnels, pour finalement exprimer notre conviction profonde.

L'implication de l'homme

Une anecdote...

Un professeur universitaire défie ses étudiants avec cette question : « Est-ce que Dieu a créé tout ce qui existe ? »

Un étudiant répond bravement : « Oui, Il l'a fait ! »

Le professeur : « Dieu a tout créé ? »

L'étudiant : « Oui, monsieur. »

Le professeur : « Si Dieu a tout créé, il a donc aussi créé le mal, puisque le mal existe et selon le principe de nos travaux qui définissent ce que nous sommes, alors Dieu est mauvais. »

L'étudiant reste silencieux devant une telle réponse.

Le professeur était tout fier de lui-même d'avoir prouvé une nouvelle fois que la foi était un mythe.

Cependant, un jeune homme, étudiant lui aussi, l'interpelle : « Puis-je vous poser une question, Professeur ? »

Le professeur : « Bien sûr. »

Le jeune homme : « Professeur, le froid existe-t-il ? »

Le professeur : « Quel genre de question est-ce, cela ? Bien sûr qu'il existe. Vous n'avez jamais eu froid ? »

Le jeune homme : « En fait monsieur, le froid n'existe pas. Selon la loi de la physique, ce que nous considérons comme le froid est en réalité l'absence de chaleur. Tout individu ou tout objet possède ou transmet de l'énergie. La chaleur est produite par un corps ou par une matière qui transmet de l'énergie.

Le zéro absolu (-273 °C) est l'absence totale de chaleur ; toute la matière devient inerte et incapable de réagir à cette température. Le froid n'existe pas. Nous avons créé ce mot pour décrire ce que nous ressentons si nous n'avons aucune chaleur. »

Et le jeune homme de renchérir : « Monsieur le Professeur, l'obscurité existe-t-elle ? »

Le professeur : « Bien sûr qu'elle existe ! »

Le jeune homme : « Vous avez encore tort, Monsieur, l'obscurité n'existe pas non plus. L'obscurité est en réalité l'absence de lumière... Nous pouvons étudier la lumière, mais pas l'obscurité.

En fait, nous utilisons le prisme de Newton pour fragmenter la lumière blanche en plusieurs couleurs et étudier les diverses longueurs d'onde de chaque couleur ; vous ne pouvez pas mesurer l'obscurité.

Un simple rayon de lumière peut faire irruption dans un monde d'obscurité et l'illuminer...

Comment pouvez-vous savoir l'espace qu'occupe l'obscurité ?

Vous mesurez la quantité de lumière présente. N'est-ce pas vrai ?

L'obscurité est un terme utilisé par l'homme pour décrire ce qui arrive quand il n'y a pas de lumière. »

Finalement, le jeune homme demande : « Monsieur, le mal existe-t-il ? »

Maintenant hésitant, le professeur répond : « Bien sûr, nous le voyons chaque jour. C'est dans les exemples quotidiens de l'inhumanité de l'homme envers l'homme. C'est dans la multitude des crimes et des violences partout dans le monde... Ces manifestations ne sont rien d'autre que du mal ! »

Le jeune homme : « Le Mal n'existe pas, Monsieur, ou du moins il n'existe pas de lui-même. Le Mal est simplement l'absence de Dieu en soi... Il est comme l'obscurité et le froid, un mot que l'homme a créé pour décrire l'absence de Dieu en soi. Dieu n'a pas créé le mal. Le Mal n'est pas comme la foi, ou l'amour qui existe tout comme la lumière et la chaleur. »

Table des matières



PRÉFACE	11
EN GUISE D'INTRODUCTION	19
I - ENTRE PROMOTION DE LA VIE ET OFFENSE À LA VIE, TOUTE LA DUALITÉ DE L'HOMME	29
LES RÉPONSES DU PHILOSOPHE ET DU RELIGIEUX	29
L'IMPLICATION DE L'HOMME	35
L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ : SES AFFRES ET SES ENSEIGNEMENTS	40
Les conflits armés	40
Les actes de violence	45
Le totalitarisme communiste	46
LA SOCIÉTÉ MODERNE : ENTRE CONFORT ET TOURMENTS	51
La pauvreté	52
L'économie : l'homme, un prédateur ?	56
Les nouveaux mercenaires	66
Mais l'homme est aussi un promoteur !	84
Entre dépenses militaires ou aide au développement : nous avons le choix !	91
Servir ou se servir !	94
La santé pour tous : la voulons-nous vraiment ?	99
Maladies de la civilisation... et en plus, nous déprimons !	102
LA PLANÈTE BLEUE : UN ROYAUME SOUS NOTRE RESPONSABILITÉ	106
L'HOMME CAPABLE DU BIEN	116
LES CATASTROPHES NATURELLES... UNE NATURE BIEN INDULGENTE !	125
II - ESPRIT ET MATIÈRE : TOUTE L'ESSENCE DE L'HOMME	131
DES CROYANCES AUX RELIGIONS : LA PROMOTION DE LA VIE !	133
Quelques réflexions à propos des religions	134
Un regard sur les religions et les croyances	138
LA CRÉATION DU MONDE : UN ÉVÉNEMENT SANS TÉMOIN ? ET POURTANT !	142
QUELLE EST DONC LA FINALITÉ DE LA CRÉATION ?	147
L'HOMME STADE ULTIME DE LA CRÉATION ?	149
L'INTUITION, L'INTELLIGENCE SPIRITUELLE DE L'HOMME ?	152
ET SI NOUS ÉTIONS RESPONSABLES DE NOTRE DESTINÉE ?	161

III - LA VIE DE L'ESPRIT : ÉTERNITÉ ET SÉQUENCES D'INCARNATION	165
L'INCARNATION, ÉCOLE DE LA VIE, LES RÉINCARNATIONS, LEÇONS POUR L'ESPRIT	167
LE LIBRE ARBITRE ET LA RESPONSABILITÉ DES ACTES.....	176
HÉRÉDITÉ ET INDIVIDUALITÉ DE L'ESPRIT	183
IV - LA RÉINCARNATION ET LES LOIS COSMIQUES.....	187
LA RÉINCARNATION SELON VICTOR HUGO	188
POUR ENTRETENIR LA VIE : LA LOI DU MOUVEMENT	190
POUR RÉCOMPENSER LES ACTES : LA LOI DE LA FONCTION D'ÉCHANGE OU DE RÉTRIBUTION	193
POUR ÉDIFIER LES UNIONS : LA LOI DE L'ATTRACTION DES AFFINITÉS.....	201
POUR DÉTERMINER L'ANCRAGE, LA LOI DE LA PESANTEUR.....	206
LA RÉINCARNATION ET LES ESPRITS CRITIQUES.....	211
V - LA TRANSMIGRATION DES ESPRITS : DES CROYANCES À LA SCIENCE.....	221
LA RÉINCARNATION ET LES RELIGIONS TRADITIONNELLES	229
Le chamanisme	229
L'Afrique	230
L'Australie et le Pacifique	231
Les Amériques.....	231
LA RÉINCARNATION AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE	233
L'Égypte, la Grèce antique, le Monde romain.....	233
L'Orient.....	234
Le brahmanisme ou hindouisme.....	235
Le bouddhisme	236
Le taoïsme.....	238
Le zoroastrisme ou mazdéisme.....	239
LA RÉINCARNATION ET LES MONOTHÉISMES	240
La religion juive	240
Le christianisme	242
L'islam.....	264
ET DEPUIS ?.....	271
La théosophie (1875)	274
L'anthroposophie : la sagesse de l'homme - Rudolf Steiner (1861-1925)....	276
La quête du sens... le pouvoir de l'esprit - Carl Gustav Jung (1875-1961)....	279
Le Saint Graal, la révélation des lois cosmiques - Oskar Ernst Bernhardt (1875-1941)	280
LA RÉINCARNATION, UNE HYPOTHÈSE PLAUSIBLE !.....	283
LA TRANSMIGRATION DES ESPRITS FACE À LA SCIENCE	285

VI - LA CROYANCE EN LA RÉINCARNATION : UN APPUI POUR LE RESPECT ET L'ÉTHIQUE	295
LA CROYANCE EN LA RÉINCARNATION REND-ELLE MEILLEUR ?	297
LE CHEMIN VERS LA CONNAISSANCE SPIRITUELLE : UN PARCOURS GRATIFIANT	301
POSTACE.....	311
ANNEXES.....	315
Indicateurs de pauvreté dans le monde	316
Évolution et prix moyen de produits de première nécessité	317
Évolution du nombre de pauvres dans le monde	318
Taux de victimisation dans les régions du monde.....	319
Taux de victimisation dans les villes des pays en voie de développement ..	320
BIBLIOGRAPHIE	321
WEBOGRAPHIE	325